Sans titre, 1983, huile sur toile, 100 x 100 cm.
© Archives Galerie Le Minotaure

Chuta libre

Un très grand peintre, des toiles qui littéralement vous pénètrent : ne manquez pas **Chuta Kimura** en cette rentrée !

Par Damien Aubel

CHUTA KIMURA
Le Minotaure, du 9 septembre au 21 octobre, galerieleminotaure.net/fr

Du Japonais Chuta Kimura, qui prouva l'inanité des épithètes de nationalité en faisant de la France sa terre d'élection dans les années 50 ; de ce peintre qui, à la façon d'un Arshile Gorky ou d'une Marcelle Loubchansky fit également résonner de façon tout aussi creuse les assignations esthétiques réflexes (ainsi du couple figuratif/abstrait, vaine logomachie) ; de ce maître-carreleur qu'indiffère le menu accidentel de la géométrie ; de ce sublime poseur de couleurs exempt de tout soupçon de pose tant cette peinture si bien, si évidemment accordée aux plus intimes mûrissements de l'être, a si peu à voir avec l'éphémère éclat de la floraison des modes ; de Chuta Kimura, enfin, Pierre Cabanne et Max-Pol Fouchet, dans des lignes d'un rare bonheur et des années 70, reproduites dans le catalogue, ont eu une telle et éloquente intelligence qu'il ne reste plus, semble-t-il, au critique tard venu que la ressource de les paraphraser gauchement.

Mais Chuta Kimura est de ces peintres qui établissent d'emblée un fécond et électrisant contact avec cette masse indistincte où, chez le spectateur, les plans mental, viscéral, onirique se fondent : phénomène d'incorporation dont nous laisserons à de plus qualifiés le soin de démêler les lois psychologiques et physiologiques. Qu'il nous suffise de nous autoriser de cet effet pour substituer à l'exégèse un corps à corps tout pacifique ; pour suppléer au dialogue avec une peinture une appréhension de ses qualités biologiques, histologiques, anatomiques, moins d'ailleurs comme médecin que comme amant poussant la fusion au plus haut degré de pénétration – littéralement.

D'ailleurs, sur cette toile, cette statue tout juste mais fermement silhouettée, translucidement ouverte sur le paysage, et dont la main, de surcroît, semble tirer ou percer quelque rideau, n'invite-t-elle pas à considérer l'ensemble du tableau comme le prolongement des intimités du corps ? Comme le développement, par le peintre, du paysage du corps ?

Ici, les compartiments de cernures tirées d'un gros trait ; là l'aspect flottant d'un carré déséquilibré ; là encore, ce gris aux roseurs délicates, ponctionné dans on ne sait quel bain humoral : les toiles de Chuta Kimura ne sont pas des chambres avec vue, mais des vues sur ces chambres humides que sont les cellules. Les esprits chagrins objecteront qu'à ce compte l'analogie corporelle se glane partout – qu'il y a là laxité interprétative. Sans vouloir chagriner plus qu'il ne convient lesdits esprits, répliquons-leur seulement que l'extrême degré de cohésion de ces images, que leur fréquence tout aussi extrême suffiraient à garantir le bien-fondé des rapprochements ; et qu'en outre, elles ne sont pas de simples formations fixes, mais qu'elles traduisent toutes les complications de la mécanique des flux du vivant. Variations des niveaux énergétiques selon les couleurs ; infiltrations, digestions ; retenues et épanchements : c'est tout le travail intime de transformation des organes qui constitue le travail de la peinture de Kimura.